Comminges sortit avec l'obéissance passive du soldat.

En ce moment, un craquement horrible se fit entendre.

Une des portes commençait à céder

— Eh! madame, dit Mazarin, vous nous perdez tous, le roi, vous et moi.

Anne d'Autriche, à ce cri parti de l'âme du cardinal effrayé, eut peur à son tour.

Elle rappela Comminges.

— Il est trop tard, dit Mazarin en s'arrachant les cheveux, il est trop tard!

La porte céda, et l'on entendit les hurlements de joie de la populace

— Signez, Anne, je vous prie.

D'Artagnan mit l'épée à la main et fit signe à Porthos d'en faire autant.

— Sauvez la reine! s'écria Mazarin en s'adressant au coadjuteur.

Gondy s'élança vers la fenêtre, qu'il ouvrit.

Il reconnut Louvières à la tête d'une troupe de trois ou quatre mille hommes peut-être.

— Pas un pas de plus! cria-t-il, la reine signe.

— Que dites-vous? s'écria la reine.

— La vérité, madame, dit Mazarin lui présentant une plume et un papier; il le faut.

Puis il ajouta :

— Signez, Anne, je vous prie, je le veux!

La reine tomba sur une chaise, prit la plume et signa.

Contenu par Louvières, le peuple n'avait pas fait un pas de plus.

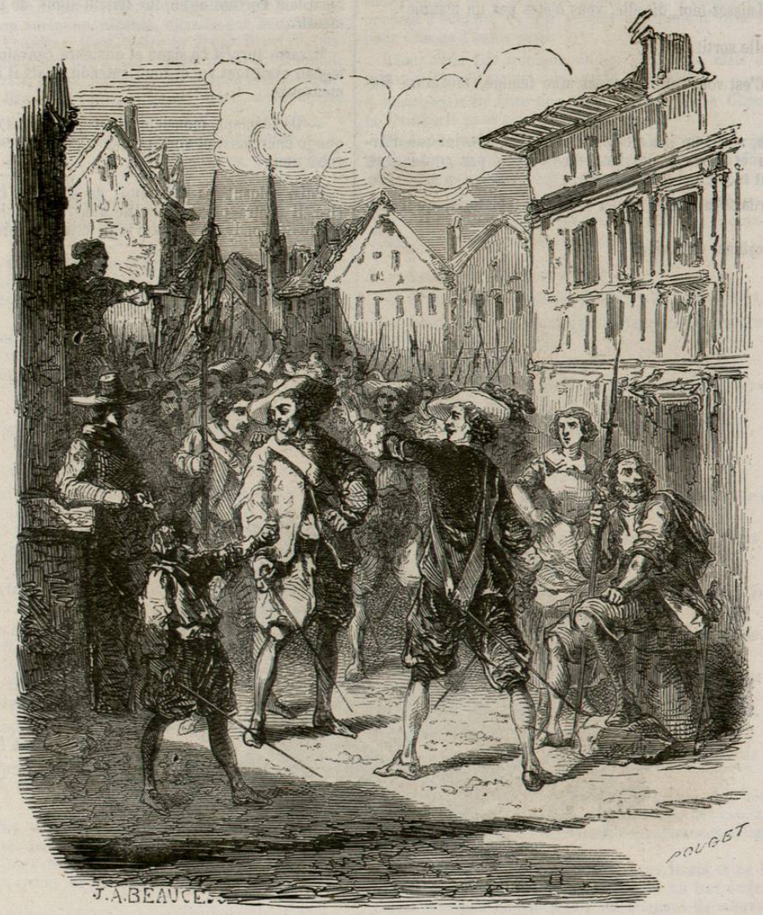
Mais ce murmure terrible qui indique la colère de la multitude continuait toujours.

La reine écrivit :

« Le concierge de la prison de Saint-Gervais mettra en liberté le conseiller Broussel. »

Et elle signa.

Le coadjuteur, qui dévorait des yeux ses moindres mouvements, saisit le papier aussitôt que la signature y fut apposée, revint à la fenêtre, et l'agitant avec la main :



Contenu par Louvières, le peuple n'avait pas fait un pas de plus.

— Voici l'ordre, dit-il.

Paris tout entier sembla pousser une grande clameur de joie.

Puis les cris : Vive Broussel! vive le coadjuteur! retentirent.

— Vive la reine! dit le coadjuteur

Quelques cris répondirent aux siens, mais pauvres et rares.

Peut-être le coadjuteur n'avait-il poussé ce cri que pour faire sentir à Anne d'Autriche sa faiblesse.

— Et maintenant que vous avez ce que vous avez voulu, dit-elle, allez, monsieur de Gondy.

— Quand la reine aura besoin de moi, dit le coadju-

teur en s'inclinant, Sa Majesté sait que je suis à ses ordres.

La reine fit un signe de tête.

Gondy se retira.

— Ah! prêtre maudit! s'écria Anne d'Autriche en étendant la main vers la porte à peine fermée, je te ferai boire un jour le reste du fiel que tu m'as versé aujourd'hui.

Mazarin voulut s'approcher d'elle.

— Laissez-moi, dit-elle, vous n'êtes pas un homme!

Et elle sortit.

— C'est vous qui n'êtes pas une femme, murmura Mazarin.

Puis, après un instant de rêverie, il se souvint que d'Artagnan et Porthos devaient être là, et, par conséquent, avaient tout vu et tout entendu.

Il fronça le sourcil et alla droit à la tapisserie, qu'il souleva.

Le cabinet était vide.

Au dernier mot de la reine, d'Artagnan avait pris Porthos par la main et l'avait entraîné vers la galerie.

Mazarin entra à son tour dans la galerie et trouva les deux amis qui se promenaient.

— Pourquoi avez-vous quitté le cabinet, monsieur d'Artagnan? dit Mazarin.

— Parce que, dit d'Artagnan, la reine a ordonné à tout le monde de sortir, et que j'ai pensé que cet ordre était pour nous comme pour les autres.

— Ainsi, vous êtes ici depuis...

— Depuis un quart d'heure à peu près, dit d'Artagnan en regardant Porthos et en lui faisant signe de ne pas le démentir.

Mazarin surprit ce signe et demeura convaincu que d'Artagnan avait tout vu et tout entendu, mais il lui sut gré du mensonge.

— Décidément, monsieur d'Artagnan, vous êtes l'homme que je cherchais, et vous pouvez compter sur moi ainsi que votre ami.

Puis, saluant les deux amis de son plus charmant sourire, il rentra plus tranquille dans son cabinet, car, à la sortie de Gondy, le tumulte avait cessé comme par enchantement.

CHAPITRE VII.

LE MALHEUR DONNE DE LA MÉMOIRE.

Anne était rentrée furieuse dans son oratoire.

— Quoi! s'écriait-elle en tordant ses beaux bras, quoi! le peuple a vu M. de Condé, le premier prince du sang, arrêté par ma belle-mère, Marie de Médicis; il a vu ma belle-mère, son ancienne régente, chassée par le cardinal; il a vu M. de Vendôme, c'est-à-dire le fils de Henri IV, prisonnier à Vincennes, il n'a rien dit tandis qu'on insultait, qu'on incarcérait, qu'on menaçait ces grands personnages! et pour un Broussel! Jésus! qu'est donc devenue la royauté?

Anne touchait sans y penser à la question brûlante.

Le peuple n'avait rien dit pour les princes, le peuple se soulevait pour Broussel.

C'est qu'il s'agissait d'un plébéien, et qu'en défendant Broussel le peuple sentait instinctivement qu'il se défendait lui-même.

Pendant ce temps, Mazarin se promenait de long en large dans son cabinet, regardant de temps en temps sa belle glace de Venise tout étoilée.

— Eh! disait-il, c'est triste, je le sais bien, d'être forcé de céder ainsi; mais bah! nous prendrons notre revanche. Qu'importe Broussel? c'est un nom, ce n'est pas une chose.

Si habile politique qu'il fût, Mazarin se trompait cette fois.

Broussel était une chose, et non pas un nom

Aussi, lorsque le lendemain matin Broussel fit son entrée à Paris dans un grand carrosse, ayant son fils Louvières à côté de lui et Friquet derrière la voiture, tout le peuple en armes se précipita-t-il sur son passage.

Les cris de : Vive Broussel! vive notre père! retentissaient de toutes parts et portaient la mort aux oreilles de Mazarin.

De tous les côtés les espions du cardinal et de la reine rapportaient de fâcheuses nouvelles, qui trouvaient le ministre fort agité et la reine fort tranquille; la reine paraissait mûrir dans sa tête une grande résolution, ce qui redoublait les inquiétudes de Mazarin.

Il connaissait l'orgueilleuse princesse et craignait fort les résolutions d'Anne d'Autriche.

Le coadjuteur était rentré au parlement plus roi que le roi, la reine et le cardinal, ne l'étaient à eux trois ensemble.

Sur son avis, un édit du parlement avait invité les bourgeois à déposer leurs armes et à démolir les barricades; ils savaient maintenant qu'il ne fallait qu'une heure pour reprendre les armes et qu'une nuit pour refaire les barricades.

Planchet était rentré dans sa boutique : la victoire amnistie.

Planchet n'avait donc plus peur d'être pendu; il était convaincu que, si l'on faisait seulement mine de l'arrêter, le peuple se soulèverait pour lui comme il venait de le faire pour Broussel.

Rochefort avait rendu ses chevau-légers au chevalier d'Humières.

Il en manquait bien deux à l'appel, mais le chevalier, qui était frondeur dans l'âme, n'avait pas voulu entendre parler de dédommagement.

Le mendiant avait repris sa place au parvis Saint-Eustache, distribuant toujours son eau bénite d'une main, demandant l'aumône de l'autre et nul ne se doutait que ces deux mains-là venaient d'aider à tirer de l'édifice social la pierre fondamentale de la royauté.

Louvières était fier et content : il s'était vengé du Mazarin, qu'il détestait, et avait fort contribué à faire sortir son père de prison.

Son nom avait été répété avec terreur au Palais-Royal, et il disait en riant au conseiller réintégré dans sa famille :

— Croyez-vous, mon père, que, si maintenant je demandais une compagnie à la reine, elle me la donnerait?

D'Artagnan avait profité du moment de calme pour renvoyer Raoul, qu'il avait eu grand' peine à retenir enfermé pendant l'émeute, et qui voulait absolument tirer l'épée, pour l'un ou l'autre parti.

Raoul avait fait quelque difficulté d'abord, mais d'Artagnan avait parlé au nom du comte de la Fère.

Raoul avait été faire une visite à madame de Chevreuse, et était parti pour rejoindre l'armée.

Rochefort seul trouvait la chose assez mal terminée; il avait écrit à M. le duc de Beaufort de venir; le duc allait arriver et trouverait Paris tranquille.

Il alla trouver le coadjuteur, pour lui demander s'il ne fallait pas donner avis au prince de s'arrêter en route; mais Gondy réfléchit un instant et dit :

— Laissez-le continuer son chemin.

— Mais ce n'est donc pas fini? demanda Rochefort.

— Non, mon cher comte, nous ne sommes encore qu'au commencement.

— Qui vous fait croire cela?

— La connaissance que j'ai du cœur de la reine : elle ne voudra pas demeurer battue.

— Prépare-t-elle donc quelque chose?

— Je l'espère

— Que savez-vous? voyons.

— Je sais qu'elle a écrit à M. le Prince de revenir de l'armée en toute hâte.

— Ah! ah! dit Rochefort, vous avez raison, il faut laisser venir M. de Beaufort.

Le soir même de cette conversation, le bruit se répandit que M. le Prince était arrivé.

C'était une nouvelle bien simple et bien naturelle, et cependant elle eut un immense retentissement.

Des indiscrétions, disait-on, avaient été commises par madame de Longueville, à qui M. le Prince, qu'on accusait d'avoir pour sa sœur une tendresse qui dépassait les bornes de l'amitié fraternelle, avait fait des confidences.

Ces confidences dévoilaient de sinistres projets de la part de la reine.

Le soir même de l'arrivée de M. le Prince, des bourgeois plus avancés que les autres, des échevins, des capitaines de quartier, s'en allaient chez leurs connaissances disant :

— Pourquoi ne prendrions-nous pas le roi et ne le mettrions-nous pas à l'Hôtel de Ville? c'est un tort de le laisser élever par nos ennemis, qui lui donnent de mauvais conseils, tandis que, s'il était dirigé par M. le coadjuteur, par exemple, il sucerait des principes nationaux et aimerait le peuple.

La nuit fut sourdement agitée.

Le lendemain, on revit les manteaux gris et noirs, les patrouilles de marchands en armes et les bandes de mendiants.

La reine avait passé la nuit à conférer seul à seul avec M. le Prince.

A minuit il avait été introduit dans son oratoire, et ne l'avait quittée qu'à cinq heures.

A cinq heures, la reine se rendit au cabinet du cardinal.